

draît au traité. Il doit y avoir en Amérique un certain équilibre commercial qui fait le pendant nécessaire de l'équilibre européen : le rompre ou le changer au profit d'une seule puissance européenne crée de suite un danger, une menace, une catastrophe. L'Angleterre le sait et elle agira en conséquence, en dépit des télégrammes et des belliqueuses philippiques des journaux anglais.

Ces considérations nous permettent d'espérer une longue paix : les préparatifs qui se font au milieu de nous corroborent nos espérances, suivant ce vieil adage : *Si vis pacem, etc.*

Le prix d'abonnement de l'*Echo* sera de \$2.50 ; il est entendu que ce journal n'ayant aucune teinte politique, jouit du bénéfice de la loi et circule par la poste sans aucun frais ou surtaxe pour les abonnés en dehors de la ville. En faisant relier les diverses livraisons tous les six mois ou au bout de l'année, on a un beau volume de 285 ou de 570 pages, 24 morceaux de musique et une histoire contemporaine dont l'impartialité et la fidélité scrupuleuses offrent des garanties réelles et incontestables.

La Collaboration de "l'Echo"

On sait ce que nous voulons ; nous allons maintenant dire qui nous sommes.

Qu'on n'aille pas croire que l'*Echo* dans nos mains aura un caractère, un esprit autre que par le passé ; nous l'avons dit et nous le répétons : ce journal obéit encore à la même pensée qui l'a fondé, compte encore les mêmes propriétaires et offre encore les mêmes garanties d'ordre et de moralité qu'autrefois.

Pour avoir augmenté ses collaborateurs, l'*Echo* ne rejette pas ses anciens, et pour être plus varié et plus vigoureux l'*Echo* n'abdique rien ; il n'a rien à abdiquer. Son changement est un progrès : est ce que l'enfant devenu jeune homme est un autre individu ? Or, ce jeune homme a besoin de plus de nourriture : il lui faut augmenter ses exercices ; il se développe et demande plus d'horizon et plus d'espace devant lui.

L'*Echo* est un journal du foyer, un journal des loisirs utiles, une revue des beaux arts, l'organe de la littérature nationale.

Sur ce terrain, nous voulons réunir tous les talents de bonne volonté et qui puisent aux mêmes sources leur notions du beau, du bien et du vrai. Sous l'égide de notre frontispice, nous voulons rallier tous les artistes par goût, les artistes par profession, les artistes sans le savoir ou sans le vouloir. Ce terrain est neutre ; il appelle l'union dans les travaux de l'art ; il va rafraîchir des âpretés des luttes politiques ; on s'y coudoiera sans jalousie, car il n'y a que les Lettres où la république soit possible. L'autorité qu'on y vénère est le goût ; et ce goût découle de la vérité dans les beaux-arts, de la contemplation des œuvres de Dieu et de l'imitation des œuvres des génies que Dieu a créés.

En faisant ces choses nous croyons travailler à un grand œuvre, au mouvement et au progrès de la littérature nationale.

Et c'est parcequ'on a compris ces choses que nous comptons aujourd'hui pour collaborateurs ou patrons, l'honorable Surintendant de l'Instruction Publique, Mr. Chauveau, M. l'Abbé Casgrain, Mr. J. C. Taché, M. Napoléon Bourassa, plusieurs écrivains distingués du clergé, et d'autres talents non moins pleins de vigueur, de jeunesse, d'esprit et de vérité. Déjà ce numéro offre des signatures de collaborateurs aussi bien connus que populaires dans tous les genres : la signature n'est pas exigée et signe qui veut ses articles.

Avant peu nous espérons faire part à nos abonnés d'une autre acquisition non moins précieuse aux lettres canadiennes que très importante pour la plupart de nos lecteurs : nous ne pouvons rien dire de plus pour le moment.

Nous voilà posés devant le public ; nous lui demandons des abonnés, du support, de la confiance et beaucoup d'indulgence pour commencer. Qu'on ne nous juge pas trop sévèrement ; la pureté et le patriotisme de notre travail méritent qu'on attende pour nous voir à l'œuvre et qu'on nous entende pour nous juger. Exiger de nous la perfection quand nous n'avons qu'un essai à montrer ce serait vouloir notre disparition ; c'est bien assez des difficultés pécuniaires, c'est bien assez de l'apathie d'une grande partie du public pour tout ce qui n'est pas achat, vente, opinions politiques, annonces, pour que nous n'espérions pas des vrais amis de l'art une sainte ligue, pour nous rendre la voie plus facile, le chemin plus large, le sentier plus fleuri.

L'*Echo* remplit un vide qui se fait sentir à Montréal depuis longtemps ; on nous pardonnera cette phrase de prospectus, en considération de ce qu'elle exprime si bien ce que nous voulons dire. Comment, en effet, veut-on donner suite, au mouvement littéraire si heureusement commencé et continué parmi nous, si nous ne lui donnons pas un organe public ? Est-ce que les travaux de l'esprit seraient les seuls sans être représentés dans ce pays représentatif par excellence, où tout a un organe, où tout a un journal ?

Il se fait une belle croisade de l'esprit contre la matière, du fond contre la forme, du talent contre l'habit, de l'intelligence contre le dollar, du vrai contre le faux, du beau contre le laid, l'*Echo* régularisera ce magnifique élan à Montréal, comme les *Soirées Canadiennes* à Québec. Nous donnons la main à cette excellente revue, comme elle nous offre son concours.

COURIER DE MONTREAL.

Montréal, 31 Décembre, 1861.

Il y a des gens qui ne savent pas finir. Témoins : ce Monsieur que vous avez rencontré l'autre jour, au coin d'une rue, et qui vous y a retenu par le bouton à demi détaché de votre redingote, au souffle d'un vent épouvantable qui vous entrechoquait tous deux de temps à autre comme deux paletots vides à la porte d'un tailleur ; et cela pour vous faire part de la biographie de ses locataires arriérés, et de ses réflexions misanthropiques sur la décadence du locataire fidèle en général : cette Dame autrefois jeune, qui vous a retenu captif dans un coin du salon, au moment où vous vous prépa-